

Frédéric SCHREYER

Copyright © Frédéric Schreyer
71, rue Edouard Vallet
1232 CONFIGNON

fred_schreyer@hotmail.com

Journal de *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*

Présentation du projet.

J'ai décidé très rapidement que mon travail aurait un lien avec *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* de Jean Giraudoux. En effet, c'est une œuvre que j'apprécie particulièrement pour le sujet qu'elle traite et pour la beauté de son écriture. L'idée d'imaginer le journal qu'aurait pu tenir Giraudoux en l'écrivant m'est venue plus tard, à la lecture du journal qu'Eric-Emmanuel Schmitt a tenu lors de la rédaction de *La part de l'autre*.

Il m'a semblé intéressant d'imaginer les raisons qui ont conduit Giraudoux à la rédaction d'une pièce dont l'action a lieu entre deux guerres antiques, faisant ainsi directement écho à l'actualité de l'auteur.

Lors de la rédaction de mon travail, je me suis trouvé confronté à l'arbitraire vertigineux de l'écriture. En effet, la grande liberté que m'offrait mon sujet me laissait la porte ouverte à tous les possibles. Alors qu'il fallait faire un choix, chaque scène de la pièce, chaque réplique même, me semblait digne d'être commentée ou motivée. A de nombreux moments, je m'imaginai des parallèles entre Giraudoux écrivant sa pièce et moi rédigeant son journal. Tout comme mon Giraudoux se perd dans la multitude des héros antiques, j'étais submergé par les possibilités. Expliciter les motivations du choix du sujet de la pièce, imaginer des modifications, des suppressions de passages, commenter une figure de style, justifier les indications scéniques ou supposer des événements réels qui auraient pu l'inspirer... La matière de mon projet me semblait infinie.

La deuxième difficulté que j'ai rencontrée a été celle des circonstances dans lesquelles a été écrite *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*. Devais-je être rigoureusement fidèle aux faits historiques, aux commentaires de Giraudoux sur son œuvre ou pouvais-je m'en écarter ? J'ai finalement décidé de m'inspirer de certains de ces éléments, d'en ignorer d'autres et d'en inventer certains. Mon travail ne prétend pas à l'historique mais au littéraire, la vraisemblance a été mon seul critère.

Sur les conseils de Guy Poitry, j'ai intégré à mon écrit une scène de réécriture. J'ai choisi celle où Hector prononce son discours aux morts car elle me semblait être réussie à un point tel qu'il m'était impossible d'imaginer qu'elle ait pu l'être dès la première écriture.

Journal de *La guerre de Troie n'aura pas lieu.*

Mars 1935, Ankara.

Le travail m'a conduit en Orient. Je profite de ce jour de relâche pour faire un peu de tourisme. Je me promène dans les ruelles d'Ankara et ne peux m'empêcher d'être submergé par les images. L'Orient mythique est mon terrain de jeux. L'Orient des grands récits. Les héros antiques sont autour de moi, je les côtoie dans leur environnement. À ma droite, Hélène et Pâris, main dans la main et surplombant la plaine, qui contemplant le massacre qu'ils ont provoqué. Plus loin, accoudée à une fenêtre et le regard perdu, la prophétesse que personne n'écoute, Cassandre. Et j'imagine Hector, dans son palais.

À ces images de grandeur, viennent progressivement s'ajouter les souvenirs de ma Turquie. Celle de la guerre. Des Dardanelles et des blessures. L'horreur des combats est vivace encore. Encore et pour toujours.

Avril 1935, Paris.

Depuis la Turquie les images ne me quittent plus. Entièrement dichotomiques. D'un côté, l'Antique ; de l'autre, la guerre, celle que nous avons menée.

Je crois que je tiens un bon sujet. Je me suis décidé hier : je vais écrire une pièce. Un feu d'artifice, une symphonie d'images. Du théâtre pour que ce soit vivant, pour la puissance du visuel. Je mettrai en scène les héros d'Homère dans leur dimension la plus humaine : des êtres normaux au pied du mur. Des êtres humains face à la catastrophe de la guerre. Tout comme nous le sommes, à nouveau, aujourd'hui. J'aimerais me tromper mais je ne crois pas. Hitler est au pouvoir depuis deux ans maintenant, qui excite les foules par son désir de revanche. Il vient de rétablir le service militaire obligatoire et clame haut et fort que son aviation est plus puissante que la Royal Air Force britannique. En France comme en Allemagne, les idées nationalistes sont à la mode. Tous les jours, autour de moi, au travail ou dans les rues, je peux voir que la tension monte. Oui, j'aimerais me tromper ...

Je voudrais que mes personnages sentent l'inéluctable mais qu'ils y croient jusqu'à la fin. Laissons donc fleurir l'idée puis couchons-la sur le papier.

Le 3 mai 1935.

Le projet s'impose de plus en plus. J'ai même trouvé la première phrase : « La guerre de Troie n'aura pas lieu ». Elle sera prononcée par Cassandre ou Andromaque, toutes deux attendant le retour d'Hector. On rira de l'effet : une guerre nommée avant d'avoir existé. On rira, oui, mais pas seulement. L'anachronisme initial ne laissera pas de doute : je parlerai du passé tout en parlant du présent. Je parlerai de Troie et de l'Europe. Mes héros seront antiques, les spectateurs seront mes héros. « La guerre de Troie n'aura pas lieu ». Je leur dirai : « La première Guerre Mondiale n'aura pas lieu ». Je serai absurde et annonciateur. Je défendrai, cependant, la paix jusqu'au rideau.

Le 10 mai 1935.

Je dois sélectionner les personnages et la tâche me semble vertigineuse. Comment choisir ? Comment ne pas être injuste en en écartant certains ? Pour quelques-uns, cependant, le choix s'impose. Il me faut Priam et Hécube d'abord, souverains de Troie. Accompagnés de certains de leurs enfants, ils m'offriront un cadre familial. Il me faut Cassandre puisqu'elle est prophétesse. Elle me permettra l'annonce du malheur dès le lever du rideau. Comme personne ne l'écoute jamais, elle permettra l'espoir aussi. Il me faut Hélène et Pâris bien sûr, qui par leur attachement ont provoqué le drame. Hector et Andromaque en seront un bon contrepoint. Quels adversaires devrais-je leur opposer ? Un seul s'impose réellement : Ulysse qui fut envoyé en ambassade pour récupérer Hélène et dont l'imagination précipita la chute de Troie. Pour le reste, le doute demeure immense. Achille et Énée doivent-ils apparaître déjà, eux qui se démarquèrent plus tard, au combat ?

Un nombre infini de noms me traversent l'esprit et je ne sais qu'en faire. Ajax, Astyanax, Ménélas, Agamemnon, Patrocle, Troïlus, Hélénos, Clytemnestre, Anchise, Polyxène... Dois-je les mettre en scène ? Me pardonnera-t-on la mise à l'écart ?

Pourrai-je en créer d'autres, moi qui ai soif d'inédit ? Serais-je parjure en ne me conformant pas aux sources ?

Je ne parviens plus à réfléchir, étouffé à l'excès par la multitude de questions. Laissons-nous donc du temps. N'ai-je pas toujours fait confiance à l'improvisation ?

Le 15 mai 1935.

Les trois premières scènes sont écrites, la question des personnages n'est pas encore résolue. J'espère me laisser porter par l'histoire : les protagonistes initiaux m'aideront bien à leur trouver des compagnons.

Le ton est donné : Andromaque et Hector ne sont qu'un couple qui se retrouve après une guerre et craint déjà l'annonce d'une autre. Ils sont dans cet entre-temps si contradictoire où la joie et le soulagement ne parviennent pas à faire oublier la peur. Je n'ai pas voulu néanmoins leur enlever leur grandeur mythique. Aussi évoluent-ils dans un environnement aérien : les terrasses de Troie.

Je vois dans le regard d'Hector la même absence que celle observée dans les yeux de nombreux soldats – dans les miens aussi, peut-être. Le guerrier troyen a compris qu'il n'aimait pas la guerre. Il ne sait pas pourquoi mais il a compris. Quelque chose s'est éteint, c'est tout.

Andromaque, enceinte d'Astyanax, me rappelle ces mères qui, rongées par l'inquiétude, refusent d'abandonner leurs fils aux horreurs des combats. Elle lui coupera le doigt si cela est nécessaire. C'est décidé : je ne parlerai du présent qu'au moyen de petites références que l'on prendra, peut-être, pour de simples traits d'humour. J'introduirai des anachronismes matériels ou techniques, des allusions littéraires qui amuseront mon public cultivé, des références historiques ou politiques... Une guerre présentée comme la « der des ders », une terrasse au bord du lac ou ce vin que l'on nous donnait les veilles de combat... Je ne veux pas forcer le spectateur à voir ce que je crains mais il ne sera pas surpris de constater que les veilles de guerre, soit qu'elles se situent dans l'Antiquité, soit qu'elles se situent à notre époque, présentent toujours des analogies. La tragédie est toujours la tragédie.

La pièce troyenne doit néanmoins pouvoir se suffire à elle-même puisque je ne veux rien imposer.

Le 16 mai 1935.

Je ne cesse de penser au personnage d'Andromaque. Cette épouse aimante et future mère me touche au plus haut point. J'ai d'abord pensé écrire d'une traite les scènes dans lesquelles elle serait présente. Pour la libérer au plus vite, pour abréger ses souffrances. Puis, j'ai renoncé. Son destin est, en effet, indissociable de celui d'Hector. Quoi qu'on en dise, elle lui est subordonnée. Or, le guerrier troyen n'a droit à aucune faiblesse. Je ne peux lui offrir aucun traitement de faveur, il ne me le pardonnerait pas. Fort et droit, il doit faire face toujours. Affronter l'attente jusqu'au bout. J'aime le voir comme un faucon qui regarde le soleil en face.

Le 21 mai 1935.

Hier soir, il y avait une exposition de photographie à la galerie Georges-Petit. Cette forme d'art me fascine et je ne peux m'empêcher de croire qu'elle rendra bientôt obsolètes les pratiques plus traditionnelles. En observant les différents clichés, je me suis rendu compte que je me représentais mes personnages comme des sujets de photographies. En noir et blanc et soumis au figement. Je leur offrirai le phototype, ils le méritent bien. L'anachronisme me permettra, une nouvelle fois, de favoriser l'identification du passé mythique à notre présent et d'alléger quelque peu l'acte second qui, selon mes plans, sera plus sombre et plus pesant que le premier. L'espace d'une scène, la belle Hélène sera Carole Lombard ou Bette Davis.

Le 22 mai 1935.

Je me suis, aujourd'hui, intéressé au couple que formeraient Hélène et Pâris. Un aspect s'imposait à moi : je ne devais pas en faire un couple exemplaire dont l'amour aurait été noble et absolu. J'ai voulu les rendre accessibles et communs, ce qui, je pense, ne les rend pas pour autant moins attachants. Mais il fallait que la raison de la guerre ait une part d'absurdité afin de montrer cette dernière comme elle est toujours. Insupportable.

J'ai donc imaginé une Hélène aux multiples visages, une Hélène qui ne serait jamais tout à fait la même suivant qui la regarde. Pour les hommes, elle sera l'incarnation du beau alors que les femmes ne verront en elle que la courtisane. Si certains l'aduleront, d'autres la mépriseront. Séductrice et infidèle, elle semblera insensible aux autres et au monde, se pliant à leur volonté de manière indifférente. Elle se souviendra, cependant, de la fraternité qui marqua sa jeunesse, lorsque c'était avec les miséreux qu'elle passait ses journées. À la fois fragile et forte, puisant sa force dans une soumission absolue à l'ordre du monde, elle jouera le rôle qui lui sera imparti : séduire. Le personnage me fascine, ma pièce se nommera *Hélène*. Pâris, quant à lui, sera une représentation du séducteur. Il sera, finalement, peu attaché à Hélène et ne verra en elle qu'un moyen de plus à la jouissance. Irresponsable et vaniteux, il aurait été faible s'il n'avait été fin. Il représente, pour moi, l'humanité moyenne victime de son goût trop fort pour la facilité.

Le 27 mai 1935.

Le premier acte est terminé. Il m'a littéralement emporté. Je l'ai presque rédigé d'une traite et les questions qui me semblaient insurmontables ont, finalement, été résolues très naturellement. Comme je l'espérais, la machine de l'histoire s'est mise en marche et je me suis laissé prendre par son mécanisme.

Après la mise en place de l'intrigue et l'élaboration de l'image du couple célèbre, il m'a fallu me déterminer sur les personnages qui entoureraient ce dernier – les seuls membres du cadre familial ne me suffisant pas. J'ai, tout d'abord, pensé à Polyxène. Sacrifiée après la chute de Troie et devenue traîtresse à la nation à cause de l'amour que lui inspira Achille, il me semblait intéressant de l'imaginer enfant, confrontée à la marche inéluctable qui conduisit les siens à la perte. Elle m'a permis d'apporter, grâce aux vérités enfantines qu'elle prononce, une légèreté à la pièce. Elle accentue, paradoxalement, la coloration pathétique de mon texte : l'innocent enfant qu'elle est encore n'échappera pas à son destin funeste.

J'ai imaginé ensuite les membres de l'opposition au pacifisme d'Hector et d'Andromaque. Il fallait que le rôle soit tenu par un ensemble de personnages ridicules, et intellectuels ou se présentant comme tels. J'avais besoin d'un représentant principal qui serait autoritaire et dont l'expression serait creuse et ampoulée. J'ai, ainsi, créé Demokos. Tout comme le personnage de l'*Odyssée*, que j'affectionne particulièrement et auquel je voulais faire référence, il est poète. Mais c'est un personnage haineux et non exempt d'un certain sadisme. Pour lui et pour les siens, la guerre revêt un aspect sacré. Il est accompagné, dans son opposition, par le Géomètre – personnage vain qui me permet de développer la parodie.

Le 28 mai 1935.

L'acte premier étant achevé, je peux maintenant penser un peu plus précisément à ce que je veux que soit le deuxième. Il aura lieu devant le temple de Janus dont les portes seront ouvertes et que l'on essaiera de fermer. Je ne sais pas encore si l'on y parviendra. Les événements vont se mettre en marche et mes personnages sentiront de plus en plus l'imminence du drame. L'acte second sera plus grave puisqu'il opérera le transfert du cadre privé vers le cadre public : les ambassadeurs grecs vont arriver, il va falloir négocier.

Les idées sont floues encore et ne deviendront plus nettes qu'avec l'écriture. Cependant, j'imagine déjà un tête-à-tête entre Hector et Ulysse. Entre le Troyen et le Grec. Si je n'en connais pas encore l'issue, ce sera un moment fort au cours duquel se jouera la suite des événements.

Le 30 mai 1935.

En me levant ce matin, j'ai senti immédiatement qu'aujourd'hui serait un jour sans inspiration. Je ne l'explique pas, mais, parfois, cela a lieu. En dehors de toute logique, les idées sont là mais le crayon ne peut en rendre compte. J'ai essayé tout de même mais rien de bon n'est venu.

Le 4 juin 1935.

La rédaction du deuxième acte avance petit à petit. Les quatre premières scènes sont terminées qui représentent l'ultime moment de calme. Je suis en train d'écrire la cinquième. Hector n'a pas eu besoin d'officialité pour rendre hommage à ses compagnons mais, soumis aux pressions, il consent à prononcer un discours aux morts. J'ai voulu que ses paroles soient fraternelles mais ironiques puisqu'il célèbre la vie plutôt que la mort. Il ressent toute l'hypocrisie de ces discours qui ne servent qu'à apaiser la conscience des vivants. Je crois que c'est moi qui parle par la bouche d'Hector, que je dissimule mes pensées sous ses mots. La tentation était trop forte.

Je ne peux, en effet, m'empêcher de m'identifier au personnage. Tout comme pour lui, la guerre a contrarié mes amours et m'a privé de la joie que procure la naissance du premier enfant. Tout comme lui, je honnis la guerre et serais prêt à tous les compromis si je pensais pouvoir l'éviter.

Le 5 juin 1935.

J'ai relu, cet après-midi, le discours aux morts prononcé par Hector et je n'en suis pas satisfait :

DEMOKOS. Notre général semble confondre paroles aux mourants et discours aux morts.

PRIAM. Ne t'obstine pas, Hector.

HECTOR. Très bien, très bien, je leur parle...

Il se place au pied des portes.

HECTOR. Mes amis, mes frères ! L'on me force aujourd'hui à prendre la parole pour honorer votre bravoure. Mais à vous qui êtes morts à cause de mains inconnues, qui avez ôté la vie à des gens que vous ne connaissiez pas, qu'importe la bravoure ? Vous qui avez mené une guerre dont la cause vous échappait, voulez-vous de nos honneurs ? Je ne sais si parmi les morts on distingue les vainqueurs morts par une cocarde. Les vivants, vainqueurs ou non, ont la vraie cocarde, la double cocarde. Ce sont leurs yeux. On aimerait que je mente, que je prétende que, tous, vous étiez de valeureux combattants. Et pourtant nombre d'entre vous ne l'étaient pas. Mais, amis fuyards, c'est devant ces pieds qui ont su courir que je m'incline. Vous qui aimiez les rires plus que les cris, qui préférerez le lit de vos femmes à la tombe de vos ennemis. Et ce sont vos mains, frères déserteurs, que je baise à genoux. Vous qui auriez choisi la vie plutôt que la mort. La Patrie a décidé les combats, vous avez supporté tous les coups-bas. La Patrie parle d'Honneur et vous êtes morts dans la fange.

DEMOKOS. Tu insultes les morts maintenant ?

HECTOR. Vraiment, tu crois ?

DEMOKOS. Soit les morts, soit les vivants.

HECTOR. La différence est énorme.

PRIAM. Achève, Hector... Les Grecs débarquent...

HECTOR. J'achève... Ô mes morts adorés, je vous méprise puisque vous êtes l'ombre de la guerre. Je vous envie aussi car, tout morts que vous êtes, vous avez droit à l'oubli. Il y a

chez vous la même proportion de bons et de mauvais que chez nous qui avons survécu et vous ne me ferez pas confondre, à la faveur d'une cérémonie, les morts que j'admire avec les morts que je n'admire pas. Non, ne croyez pas que la mort est égale pour tous, que, tous, nous sommes égaux puisque mortels. Aussi qui que vous soyez, vous absents, vous inexistants, vous oubliés, vous sans occupation, sans repos, sans être, je comprends en effet qu'il faille en fermant ces portes excuser près de vous ces déserteurs que sont les survivants. Mais moi, votre général, je ne m'excuserai pas des ordres qui vous ont été fatals puisque telles sont les règles de la guerre.

LA PETITE POLYXÈNE. Les portes se ferment, maman !

Le sujet me touche trop et je ne parviens pas à me distancier. Les mots sont trop larmoyants, l'ensemble confus. Les propos sont trop éloignés de ceux qu'Hector aurait pu prononcer. « Mes amis, mes frères » : comment le guerrier pourrait-il utiliser ces termes, lui qui se refuse à la complaisance ! « La Patrie a décidé les combats, vous avez supporté tous les coups-bas » : je m'étonne d'avoir cédé à la facilité de ce fade jeu de mots mais il fallait bien avancer. Je suis néanmoins satisfait de l'analogie entre la cocarde et les yeux des vivants. L'éternelle obscurité n'est-elle pas, en effet, le pire des châtiments ? Mon Hector a également le mérite de ne pas sombrer complètement dans la condescendance lorsqu'il reconnaît qu'il y a, chez les morts comme chez les vivants, « la même proportion de bons et de mauvais ». Je reprendrai le discours plus tard mais, pour l'heure, la pièce doit progresser.

Le 10 juin 1935.

Rien d'important à signaler. Je me laisse porter par l'inspiration qui, depuis quelques jours, ne m'accorde que peu de répit.

J'apprécie la scène où Andromaque aimerait pouvoir donner un sens à la guerre qui s'annonce. Il suffirait qu'Hélène aime Pâris pour qu'elle s'y résigne.

La réaction d'Hélène me plaît encore davantage. Je n'aurais jamais pensé que la beauté puisse contenir une telle suffisance.

Voilà que je m'étonne, encore une fois, devant un personnage que j'ai moi-même imaginé ! Les êtres de papier auraient-ils alors une part d'existence qui leur serait propre ? Une parcelle des choix littéraires pourrait-elle être soufflée par le texte lui-même ? Peut-être que cet étonnement n'est dû qu'à la confrontation entre mon Hélène et celle de l'*Odyssee* que je connais si bien... Si la cause m'échappe, il n'est pas un de mes personnages qui ne m'ait jamais surpris. Et le phénomène me fascine.

Le 13 juin 1935.

J'ai ajouté une scène au premier acte. Le regard libidineux, que porte, bien souvent, la vieillesse sur la jeunesse, m'a toujours diverti. Et, après tout, je ne vois pas pourquoi les vieillards de Troie y échapperaient.

Le 18 juin 1935.

Hier au soir, j'ai laissé Anita lire les manuscrits. Des semaines qu'elle me le demandait. J'ai longtemps refusé par peur ou par pudeur. Mais aujourd'hui, la pièce touche à sa fin et il me faut bien un premier lecteur. À ma grande surprise, sa seule réaction a été de s'étonner du peu

de place accordé aux dieux. Je ne m'y attendais pas. Je pensais plutôt qu'elle crierait au génie, qu'elle me féliciterait par ses caresses...

Si j'ai d'abord été vexé, je me suis dit ensuite qu'elle avait peut-être raison, qu'une histoire antique sans dieux n'était probablement pas une histoire antique. Cependant, je ne veux pas décharger les hommes de leur responsabilité. Soumettre leur destin à la volonté des dieux me semblerait leur faciliter la tâche et je me refuse aux concessions. Je les fuis. Que faire alors ?

Le 19 juin 1935.

J'ai trouvé une solution qui, je crois, me permettra de ne trahir ni le genre ni mon envie. Je vais introduire une allégorie – la Paix – et une déesse – Iris. La première va offrir, à la pièce, la présence du symbole. Sans être d'origine divine, elle sera le signe du divin, de l'irrationnel, de ce qui échappe aux hommes. La seconde, quant à elle, est une déesse suffisamment mineure pour que je puisse la mettre en scène. Ce sera par elle que le panthéon s'exprimera et entrera dans l'œuvre. Les propos des dieux, qui s'exprimeront par sa bouche, seront vains et contradictoires. Iris dira tout et ne dira rien.

Les dieux, ainsi, seront honorés, les hommes responsables et mon aimée heureuse.

Le 23 juin 1935.

Le discours aux morts a été repris. Le résultat me plaît :

DEMOKOS. Notre général semble confondre paroles aux mourants et discours aux morts.

PRIAM. Ne t'obstine pas, Hector.

HECTOR. Très bien, très bien, je leur parle...

Il se place au pied des portes.

HECTOR. Ô vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas, écoutez ces paroles, voyez ce cortège. Nous sommes les vainqueurs. Cela vous est bien égal, n'est-ce pas ? Vous aussi vous l'êtes. Mais, nous, nous sommes les vainqueurs vivants. C'est ici que commence la différence. C'est ici que j'ai honte. Je ne sais si dans la foule des morts on distingue les morts vainqueurs par une cocarde. Les vivants, vainqueurs ou non, ont la vraie cocarde, la double cocarde. Ce sont leurs yeux. Nous, nous avons deux yeux, mes pauvres amis. Nous voyons le soleil. Nous faisons tout ce qui se fait dans le soleil. Nous mangeons. Nous buvons... Et dans le clair de lune !... Nous couchons avec nos femmes... Avec les vôtres aussi.

DEMOKOS. Tu insultes les morts, maintenant ?

HECTOR. Vraiment, tu crois ?

DEMOKOS. Ou les morts, ou les vivants.

HECTOR. Il y a une distinction...

PRIAM. Achève, Hector... Les Grecs débarquent...

HECTOR. J'achève... Ô vous qui ne sentez pas, qui ne touchez pas, respirez cet encens, touchez ces offrandes. Puisque enfin c'est un général sincère qui vous parle, apprenez que je n'ai pas une tendresse égale, un respect égal pour vous tous. Tout morts que vous êtes, il y a chez vous la même proportion de braves et de peureux que chez nous qui avons survécu

et vous ne me ferez pas confondre, à la faveur d'une cérémonie, les morts que j'admire avec les morts que je n'admire pas. Mais ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que la guerre me semble la recette la plus sordide et la plus hypocrite pour égaliser les humains et que je n'admets pas plus la mort comme châtement ou comme expiation au lâche que comme récompense aux vivants. Aussi qui que vous soyez, vous absents, vous inexistants, vous oubliés, vous sans occupation, sans repos, sans être, je comprends en effet qu'il faille en fermant ces portes excuser près de vous ces déserteurs que sont les survivants, et ressentir comme un privilège et un vol ces deux biens qui s'appellent, de deux noms dont j'espère que la résonance ne vous atteint jamais, la chaleur et le ciel.

LA PETITE POLYXÈNE. Les portes se ferment, maman !

L'ordre est rétabli : Hector n'est pas moi, il ne pouvait aimer les lâches.

Le 26 juin 1935.

Après Anita, cela a été au tour de mon fils de me faire part de son avis. Du haut de ses seize ans, il trouve mon style trop travaillé et assure avoir été agacé par la réplique finale de la treizième scène du deuxième acte. Il me reproche de trahir le personnage cruel mais astucieux d'Ulysse, de le réduire à un homme au sentimentalisme trop fort. Pour lui, la dévirilisation de mon personnage est trop grande. Il a tort pourtant. Mon Ulysse ne trahit en rien l'Ulysse d'Homère : s'il est plein d'esprit et s'il maîtrise l'art de la parole, il n'en demeure pas moins redoutable par son habileté et son cynisme. Je n'avouerai qu'un écart : mon Ulysse a le sens du destin. Pour lui, les Hommes sont impuissants face à l'Histoire. Ulysse ne verse absolument pas dans la mièvrerie : quand il parle de la paupière d'Andromaque, à sa sortie, c'est uniquement un effet de sortie, un rond de jambe, c'est un absolu mensonge.

Plus que jamais, et pour parler comme Jean-Pierre, Ulysse en a.

Je ne souhaite aucune ambiguïté mais je ne changerai rien. La polémique est, en effet, garante du bon succès.

Le 30 juin 1935.

La pièce est terminée et prête à mettre en scène. Je la confierai à Louis s'il l'accepte. Ma confiance en son talent est absolue et, de toute façon, je crois bien qu'il prendrait de la pire des façons une infidélité de ma part. Après toutes ces années.

La scène ultime est celle qui m'a donné le plus de souci. J'ai voulu, en effet, que la tension soit à son comble, que chacun retienne son souffle jusqu'au dénouement. Oïax en a été le moyen : son agressivité libidineuse envers Andromaque est insupportable. La souillure de la grandeur l'est toujours.

Comment, dès lors, faire retomber cette tension ? Comment parvenir au dénouement de la meilleure des façons ?

Il me fallait un crime final et, après tout, prêt à tout pour éviter la guerre, je devais faire d'Hector un homicide. Il fallait qu'il cède à la violence pour être plus humain car il est toujours un moment où l'Homme craque. Je voulais encore que le meurtre ne soit pas vain : s'il l'avait été, je n'aurais su me pardonner une telle cruauté. Mon but était également d'offrir le répit à mes personnages comme au spectateur. Dans une fusion intemporelle qui unirait Troie aux salles de théâtre, tous nous nous dirions : « La guerre de Troie n'aura pas lieu, on l'a échappé belle ». Le changement du titre s'avère nécessaire. Ma pièce ne sera pas *Hélène* mais *La guerre de Troie n'aura pas lieu*.

Le 15 septembre 1935.

Lors des répétitions, j'ai modifié quelque peu la cinquième scène du deuxième acte. Je voulais, en effet, que ma pièce compte, parmi ses personnages, un représentant du Droit. J'ai donc créé le personnage de Busiris qui appartient au clan des prétendus intellectuels. Habile à flatter les autres, à se flatter lui-même, ce sophiste soucieux de respectabilité est prêt, face aux intimidations, à toutes les lâchetés. Il représente le Droit, certes, mais le Droit perverti que l'on manipule facilement selon ses desseins. Je ne peux m'empêcher de me le représenter sous les traits de notre ministre et juriste Nicolas Politis.

Le 21 novembre 1935.

Ce soir, c'était la première représentation de *La guerre de Troie n'aura pas lieu* au théâtre de l'Athénée. Mon ami Jouvet a accepté d'en être le metteur en scène et le résultat m'a plu. Tout était conforme à mon imaginaire et il semble que le public ait apprécié.

Cependant, je ne suis pas satisfait. Pour avoir évité la guerre de Troie, je me sens hypocrite. Si l'idée me paraissait charmante au moment où je l'écrivais, elle me semble hors de propos ce soir. Cruelle même. Pourquoi ai-je voulu offrir l'espoir là où il n'y en avait pas ? Lors de la scène finale, il m'a semblé ressentir un léger bruissement de l'air, une vague de soulagement dans la salle. L'identification que je proposais a fonctionné. Tous ont vu le parallèle et ont été sauvés. Tous y ont cru. J'ai, moi-même, ressenti l'apaisement. Et pourtant, je sais. Et pourtant, ils savent.

Je ne souhaite pas la guerre mais je suis convaincu qu'elle éclatera. Quel intérêt alors d'espérer encore ?

Le 30 avril 1937.

La mauvaise impression que m'a laissée la représentation de la pièce ne me quitte pas. Bien sûr, je n'y pense pas continuellement. Mais de manière ponctuelle et diffuse, le malaise est bien présent. L'issue des tensions internationales est limpide aujourd'hui : il n'y a plus de place pour l'espoir. Les troupes allemandes ont remilitarisé la Rhénanie, et la France n'a rien fait. Hitler soutient Franco en Espagne, et l'on prône la non-intervention. Guernica n'est plus, et le monde va rester insensible ?

Il faut que je reprenne le dénouement, il faut que la guerre de Troie ait lieu. Le rideau se relèvera pour mettre un terme au mensonge. L'évidence de la guerre sera rendue plus brutale par l'anéantissement de ce dernier espoir qui clôturait la pièce. Hector le pacifiste provoquera la guerre : la fin nouvelle sera cynique, tout comme l'est l'Histoire.

Le 3 mai 1937.

Cette fois, la pièce est définitivement terminée. Je viens d'écrire les dernières répliques et le point final est tombé. Comme une sentence.

L'*Iliade* peut commencer, il nous faut l'attendre sans espérer.